

Chevalin un vieux cheval 27 francs, et que, 2 mois après, il le racheta du même pour 27 louis ; mais teint et repassé, il s'en souvient le bonhomme.)

Je n'en reviens pas, s'écrie Rococo ; les maquignons sont plus fins que le diable. Les borgnes ne valent rien, les bossus sont impayables ; mais les boiteux sont les plus fins. Tout allait à merveille, ils gagnaient beaucoup ; mais Rococo mangeait tout.

Un jour qu'ils avaient 80 chevaux à repasser, le boiteux dit au diable : je vas en acheter une trentaine en Anjou, pendant que tu travailleras la marchandise. Rococo rêve et pense, songe et réfléchit.—C'est ça, dit-il, garçons, amenez les chevaux.

Armé de bonnes tenailles, au lieu de limer les dents, il les arrache, si bien qu'il n'en laisse pas une seule à ces pauvres animaux.

Chevalin arrivé, il vit sur le carreau 3 pochés de dents.—Tiens, dit-il, v'là des manches de canifs ; regarde comme j'ai travaillé.

Le maquignon étonné, saisi, transi, ne dit mot.

Ces dents vont repousser, continue Rococo, nous vendrons ces grands chevaux pour de petits poulains sous la mère : tout le monde voudra de la race.

Chevalin tombe sur le diable à coups de fouet.—Mais le diable le rosse.—Les garçons vont au secours du maquignon.—Bataille !—Rococo casse une jambe par-ci, un bras par-là ; saute sur Biribi et s'en va.

ATTENTION ! IL Y AURA DU GRABUGE.

LES borgnes et les boiteux ne valent rien, disait Rococo, je n'aime que les bossus.—Allons embrasser l'ami Rigolet et voir ma belle culture.

Vive le diable laboureur ! criaient les routiniers en le voyant : ah ! M. Rococo ; les prés farinés sont hauts de 3 pieds, les blés superbes, les petites graines levées ; nous aurons du bétail et du foin, du fumier et du grain.—Vive le diable laboureur !

Rococo s'assure du fait ; puis s'arrache les cheveux, brise les cailloux avec les dents.—Je tuerai le bossu, criait-il, je tuerai le bossu.—Il arrive chez Rigolet, le trouve dans sa cour, saute dessus, le jette par terre et le plume.

Rigolet se débarrasse, monte sur le diable, lui mailloché la caboche avec une pierre qu'il trouve sous sa main—Les v'là debout, ils se caressent à coups de rateaux. Mais le diable fut frotté, battu, rossé.

Je jouais à la corde avec les petits Boisnot, Morillon, Gautier et Sabourin, quand il vint au village ébouriffé, crotté, fait comme un diable en colère.

Je t'en dois, dit-il, en fonçant sur moi.—Je me bourre de toute ma force entre ses jambes et le fais tomber, je saute sur son dos et le prends par les cornes. Les camarades lui passent une corde aux pattes et l'empêchent de se lever.

Le diable est pris ! le diable est pris !—Le v'là qui fait le câlin... Mes bons amis, mes chers enfants, je voulais m'amuser avec vous ; laissez-moi donc... T'en iras-tu ?.. Oui... Ne reviendras-tu jamais ?.. Je te le promets.

LES BETES QUI PARLENT.

RANCK, me dit le routinier Serin-guet, conte-nous donc une histoire, pour tuer le temps.

Je le veux, répondis-je.—C'était l'année où les bêtes parlaient, en certains pays. Ça se voit souvent.

—Je gardais ma chèvre au Piron-Fou ; Bezi, près de la haie, broutait son fagot. Tout-à-coup j'entends fre, fre, fre.—C'est le loup, dis-je tout bas.

Mais vient une petite voix qui disait : tu ne l'auras pas, maudit routinier. Puis une plus petite voix qui disait : ma mère vous saigne partout.—Puis une grosse voix qui disait : tu te tueras, c'est sûr.

Je regarde à travers la haie. C'était Rosette, la brebis de Saugrenu, avec son petit agneau et le gros chien Tapageau.—Rosette se fourrait, se bourrait dans les épines et sa laine y restait.—Tu ne l'auras pas, vieux sot, disait-elle, tu ne l'auras pas.—Ensuite elle se plumait, se tondait avec les dents.

Quand elle fut pelée, son petit lui dit : ma mère, pourquoi faites-vous ça ?... Mon pauvre enfant, tu ne sais pas comme on nous traite ? Regarde, les os me percent la peau ; je ne mange pas la moitié de mon souf. Eh bien ! quand nous serons au toit, je n'aurai pas mon lait ; et toi, pauvre petit, tu seras là, me regardant, demandant, hêlant et mourant de faim. Non, je ne laisserai pas ma laine à ce gourmand, à ce faînéant ; j'aime mieux que le loup me croque.

Ne parlez donc pas du loup, ma mère, ça me fait peur, disait le petit... Ecoute, pauvre petit agneau du bon Dieu, je vais te conter ça devant Tapageau, qui est un brave homme de chien, il dira si je mens.

Nous donnons bonne laie, bon fumier, boh argent. Eh bien ! on ne sème pas pour nous un petit brin d'herbe.